

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue
St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

DESMOUSTIER, dans sa comédie intitulée *les Femmes*, a fait une description remplie de grâce sur le charme du négligé. Quoi de plus favorable, en effet, à la beauté qu'une toilette dont la simplicité pleine de goût n'attirant point les regards, les force à les fixer sur une jolie physionomie, où respire l'expression du bonheur et de la santé. — Je connais une jeune femme passablement coquette, qui prétend que l'éloge que l'on fait de sa parure lui semble toujours un vol fait



à ses attraits. Aussi, lorsqu'elle éprouve un redoublement de désir de plaire, a-t-elle grand soin d'avoir une migraine épouvantable qui l'autorise à se présenter dans un négligé charmant, qui fait encore mieux ressortir tous les avantages qu'elle a reçus de la nature. Ces blondes légères qui viennent effleurer des joues de roses, ce petit bonnet orné de quelques fleurs détachées, qui ont l'air d'avoir été placées au hasard, ce simple fichu posé avec une sorte de négligence... Tout cela paraît distinguer une insouciance prononcée sur les soins qu'exige une toilette recherchée..... Et pourtant cette simplicité de mise a demandé peut-être autant de calculs et de profondes méditations, que s'il s'était agi de résoudre un problème de Newton.

Un observateur du goût et du caractère français avançait, avec raison, que si depuis dix ans les dames avaient pris soin de reployer leurs robes à mesure que telle ou telle forme de garnitures ou de corsage paraissait passée de mode; elles auraient eu l'avantage de s'épargner le soin (sans compter l'argent) de faire reconstruire, deux ans après, les mêmes toilettes qu'elles avaient alors abandonnées. Cela est très-sagement pensé, sans doute; et les pères et les maris approuveront cette raisonnable observation. Mais que deviendraient nos jolis magasins de nouveautés, si cette réflexion venait à gêner toutes les têtes? Ne devons-nous pas payer aussi un tribut de reconnaissance, pour leur travail d'imagination, à ces marchands ingénieux qui se torturent sans cesse l'esprit pour inventer un nom bien ronflant, à l'aide duquel ils nous présentent, comme un tissu nouveau, des étoffes portées par nos trisaïeules? Mais les décourageantes remarques de notre sage n'avaient été provoquées que par la vue des garnitures nouvelles, bien que très-anciennes, dont on orne toutes les robes. Nous voilà revenues aux volans qui sont adoptés avec une fureur presque générale. On s'épuise pour trouver cent manières de les placer. On en voit quelquefois trois rangs posés en festons au-dessus de trois autres rangs qui garnissent le bas du jupon; d'autres ont trois remplis pour entre-deux, d'autres enfin sont disposés à la fille d'honneur; mais la garniture est moins haute que dans l'origine de cette mode; et les rangs des volans sont si rapprochés et les volans si étroits, que de loin cette garniture figure une large chicorée. Malgré

cette antique nouveauté, on voit encore beaucoup de biais et de grands remplis au bas des robes; quelquefois ils sont placés sous de gros rouleaux en satin assorti à la couleur, lorsque la robe est en étoffe de soie. Les corsages se font en blouse ou en corbeille, c'est-à-dire, que les plis partent seulement des épaules, viennent se réunir sous la ceinture, et laissent le milieu de la poitrine uni. On voit des robes blanches en mousseline ou en organdie, brodées en couleur; quelques-unes sont doublées en rose, lilas, jaune ou bleu. Les écharpes sont toujours de mode; on les tourne quelquefois en cravattes autour du cou; on les pose par-devant d'abord, et on en fait revenir les deux bouts sur la poitrine, après les avoir croisés par derrière.

A en juger par la quantité de petits bonnets qu'on voit étalés chez les modistes, il paraît qu'on a généralement adopté cette coiffure pour rester chez soi, ou pour des réunions, demi-soirées; on en voit peu au spectacle et jamais aux promenades.

Outre les pailles d'Italie, paille de riz sparteris, forme paysanne, bolivard ou capote évasée, on commence à voir quelques chapeaux en gaze lisse. On les orne de fleurs ou de coques de rubans posées en guirlande; ces rubans sont alors bordés de chaque côté d'un biais de gaze de la largeur d'un doigt; les bridés de même: on les attache sous le menton, mais sans former de nœud.

Si nos fleuristes ne suivent pas précisément un cours de botanique, du moins il est vrai qu'ils vont au jardin des plantes pour étudier la nature des arbustes rares, et la couleur et la forme de toutes ces vilaines fleurs exogènes dont nous voilà forcées de surcharger nos chapeaux. Espérons que bientôt la brillante reine de nos jardins viendra réclamer ses droits, et que la plus belle des fleurs servira encore de parure à la beauté.

LA mode s'étend partout: elle ne se borne pas à prescrire des lois purement relatives à la toilette; elle indique une manière pour marcher, parler, etc., et cela suivant le goût du jour. Peut-être en viendra-t-elle jusqu'à nous forcer à écrire

et même à penser selon qu'en ordonneront ses caprices bizarres; d'après cela, il n'y aurait rien d'étonnant que nous nous trouvions dans la nécessité d'adopter le genre romantique, et pour que nos jeunes abonnées n'aient point à nous reprocher de ne pas leur avoir indiqué sous quelle forme la mode leur prescrirait d'exprimer leurs idées; nous allons leur extraire quelques articles du Dictionnaire romantique, en les engageant à faire l'acquisition de ce précieux ouvrage, pour leur servir de guide en cas qu'elles se déterminent à écrire d'une manière intelligible, si la mode l'ordonnait un jour ainsi.

Homme. Animal qui a les pieds dans la boue et la tête dans les cieux.

Femme. La fille de la compagne, tentatrice de l'époux d'Ève.

Coup de vent d'est. Le grand balayeur des salons sablonneux du sol de l'Afrique.

Encre. La noire révélatrice des pensées confiées à la discrétion de la plume vagabonde.

Mouchettes. Les régénératrices obligées des lumières expirantes.

Épingles. Les filles aigues de Laigle et de Rugles, ou les clés argentines du fichu des belles, et le poignard innocent de la pudeur.

Corset. Le pressoir des charmes, et l'entonnoir élégant de la taille de la beauté.

Chapeau. La toiture de l'édifice humain.

Enfant. Le bouton non ouvert de la fleur humaine épanouie, etc., etc.

SALEM ET ACHMET,

ou

LA RECONNAISSANCE.

(Suite).

DANS cette horrible situation, l'apparition du singe, dont il avait conservé la vie un an auparavant, vint calmer ses inquiétudes. L'animal reconnaissant rongea avec ses dents les

cordes qui le tenaient captif, et le conduisit dans une caverne où Achmet appaisa sa faim avec diverses sortes de fruits. Le singe vola ensuite jusqu'au souterrain où habitaient les brigands qui avaient dépouillé Achmet ; et en ayant tiré un sac plein d'or et de riches vêtements , il vint avec joie l'offrir à son bienfaiteur. Lorsque Achmet se fut habillé, le singe prit les devants pour le conduire hors de la forêt. Ils n'avaient pas fait cent pas , qu'ils furent rencontrés par un énorme lion qui barrait le passage et ouvrait déjà son affreuse gueule pour les engloutir. Achmet recula de terreur ; mais il fut bientôt rassuré en reconnaissant le même lion qu'il avait arraché à la mort douze mois auparavant. Le lion demanda à Achmet de l'accompagner jusqu'à sa tanière , et là, l'ayant prié d'attendre son retour, il disparut. Le palais où était confiné le prince Narwan était situé à peu de distance de la forêt ; le lion y courut ; il rencontre le prince qui se promenait , se jette sur lui , le met en pièces , et s'étant emparé de son riche turban orné des plus beaux bijoux , il l'apporte à Achmet qu'il conduisit jusque dans les environs de la ville, où résidait Salem , l'ancien joaillier du sultan.

Témoin de la générosité et de la reconnaissance de ces deux animaux , Achmet se promet encore des démonstrations de gratitude bien plus vives et plus fortes de la part d'un homme auquel il avait rendu le même service ; il alla directement chez Salem, dont il fut reçu avec beaucoup de courtoisie, et qui après avoir entendu le récit de l'aventure étonnante du lion et du singe lui protesta, de la manière la plus solennelle, qu'il ne se laisserait pas surpasser par ces animaux en générosité et en attachement.

La mort du prince était déjà connue de toute la ville. Salem avait reconnu le turban que possédait Achmet pour être celui que le prince portait ; et aussitôt que son hôte fut endormi , le perfide joaillier se présenta devant le sultan. « Puissant » maître du monde , lui dit-il , le meurtrier de ton fils est dans » ma maison. J'ai vu le turban du prince , ainsi que les précieux bijoux qui l'ornaient , dans les mains de mon hôte. Donne » des ordres , ô grand roi , pour qu'il soit amené à tes pieds. » Cet ordre fut donné , et Achmet fut bientôt conduit devant le sultan. Il ignorait comment le lion s'était procuré le riche turban , et n'avait point entendu parler de la mort du prince.

Mais lorsqu'il vit Salem à côté du sultan, il ne lui fut plus possible de douter que son hôte eût déclaré ses trésors au sultan, et il se repentit alors de n'avoir pas suivi l'avis du singe qui lui avait prédit qu'il se repentirait un jour d'avoir retiré Salem de la fosse.

Achmet fut condamné à être promené sur un âne par toute la ville et à être jeté ensuite dans une prison obscure. Cette sentence fut immédiatement exécutée. Achmet, plongé dans le fond de sa prison, déplorait amèrement son triste destin, lorsque le serpent qu'il avait délivré s'approcha de lui, l'instruisit que le lion avait tué le prince, et lui dit : « Je viens pour te donner des preuves de ma reconnaissance ; prends cette herbe, c'est un antidote contre les poisons les plus violents. J'ai mordu la fille du sultan, et toi seul pourras la guérir. Fais connaître à ton geolier l'herbe merveilleuse que tu possèdes. » Achmet suivit les instructions du serpent, et il fut aussitôt conduit à la princesse qui était à l'article de la mort. Le sultan fut transporté de joie lorsqu'il vit sa fille rétablie en un instant, et il ordonna que l'homme qui l'avait si miraculeusement sauvée, fût récompensé de la manière la plus magnifique. Achmet saisit cette occasion favorable pour se justifier aux yeux du sultan. Il lui raconta d'abord la délivrance du singe, du lion et du serpent, ainsi que les circonstances de la mort du prince. Il peignit avec force l'ingratitude de Salem, sa cruelle perfidie, et demanda au sultan de le punir. Le sultan, enflammé de colère au récit de la bassesse de Salem, ordonna qu'il fût immédiatement saisi et décapité sur la place publique, tandis qu'Achmet, comblé de présens, retourna dans sa famille ; bien convaincu, nous ajouterons, que les moyens employés par ces animaux pour prouver leur reconnaissance à leur libérateur, ne le cédaient malheureusement pas en barbarie à toute l'ingratitude du joaillier.

P. A. T.

A MADAME DE SAINT A....,

Qui avait demandé *douze Vers* à l'Auteur.

A douze vers je suis taxé
Par une dame fort maligne ;

Et j'aperçois un piège indigne
 Dans le choix du nombre fixé.
 En effet, remarquez sa ruse...
 Si mon esprit me le refuse,
 Elle dira par l'univers :
 « Il ne peut faire douze vers ! »
 Et si, dans une bonne veine,
 Je le remplis exactement,
 E'lle dira pour compliment :
 « Il fait des vers... à la douzaine ! »

A.-D. LOURMAND.

VARIÉTÉS.

UN jour d'hiver, le célèbre écolier Reuchlin attendait dans un village l'arrivée d'une voiture publique. Le lieu où il se trouvait était rempli de paysans à moitié ivres, qui faisaient un bruit épouvantable. S'étant retiré dans un coin de la salle, Reuchlin sortit son TERENCE de sa poche, dans l'espoir de s'en amuser jusqu'à ce qu'il entendit la voiture; mais le tapage était si grand qu'il lui fut impossible de comprendre le sens de sa lecture. Il s'adressa alors aux paysans, et les pria de faire un peu moins de bruit; toutes ses remontrances furent vaines, et pour le contrarier, ils haussèrent encore plus la voix. Voyant cela, Reuchlin eut recours à un autre expédient. Il se fit apporter un verre d'eau et un morceau de craie, traça un grand cercle sur la table et une croix au-dessus, mit le verre sur le côté droit du cercle et un couteau ouvert sur le côté gauche, ayant soin de placer son TERENCE au milieu. Cela fait, il se mit à lire le texte latin d'un ton élevé et solennel, accompagnant sa voix de toutes sortes de grimaces. Les paysans le prirent pour un sorcier; ils devinrent graduellement moins bruyans et restèrent enfin muets et tranquilles; mais comme la crainte commençait à agir sur leurs esprits, ils disparurent les uns après les autres.

THEATRES.

LES théâtres, depuis quelques jours, rivalisent de zèle, et ont été assez heureux dans les nouvelles pièces qui viennent d'être jouées.

Le Premier-Théâtre-Français a représenté l'*Éducation*, ou *les deux Cousines*, de M. Casimir Bonjour, auteur de *la Mère rivale*. Cette nouvelle pièce a obtenu un succès bien mérité. Le sujet en est très-simple, puisqu'il roule seulement sur la différence d'éducation de deux jeunes personnes. Il a fallu tout le talent de l'auteur pour trouver les ressources nécessaires pour composer cinq actes.

Cet ouvrage, dégagé de quelques longueurs, prendra sa place au rang des bonnes pièces du répertoire. L'auteur et le public n'ont qu'à se louer de l'ensemble avec lequel tous les acteurs ont rempli leurs rôles. M^{lle}. Mante et Damas surtout ont fortement contribué au succès de la pièce.

L'Opéra-Comique, non content de la foule que lui attirent les débuts de d'Arboville, vient de jouer *le Muletier*, opéra en un acte. Le sujet est tiré des contes du bon La Fontaine, qui fournira toujours des idées à nos auteurs. Cette production, un peu grivoise, a réussi, malgré une légère opposition. L'auteur, en faisant disparaître quelques longueurs et différentes expressions trop graveleuses, peut être assuré d'un bon nombre de représentations, d'autant mieux que la pièce est soutenue par une musique charmante. M. Herold qui, depuis long-tems, ne nous avait plus charmés par ses airs remplis de grâce et de légèreté, s'est enfin réveillé d'une manière fort agréable pour un auteur, puisque c'est au milieu des bravos qu'il a entendu prononcer son nom par *Lemonnier*. Cet acteur a bien rempli le rôle du Muletier. Quant à mesdames Boulanger et Pradher, en citant leurs noms, tout le monde sait d'avance qu'on ne peut que leur donner des éloges. L'auteur des paroles, M. Decock, a déjà fourni à l'Opéra-Comique plusieurs productions agréables.

Enfin, le Gymnase-Dramatique, dont l'Administration infatigable fait ses efforts pour réparer la perte qu'elle vient de faire dans M^{me}. Méric-Lalande, a donné *le Chevalier d'Honneur*, vaudeville en un acte, de M. Gersin. Ce n'est pas le meilleur ouvrage de cet auteur; mais il a encore réussi.

De nombreux débutans ont paru depuis peu sur ce théâtre. En général, le public a reconnu en eux du talent, et les a bien accueillis.

A ce Numéro est jointe la planche 133.